30e ANNÉE (3e SÉRIE) N° 35 27 AOUT 1908

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*EDITION COMPLÈTE ; *de 10 francs à l'*EDITION PARTIELLE.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

Exhortation de S. S. Pie X au Clergé

à l'occasion du Cinquantième anniversaire de son sacerdoce

A l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, le Souverain Pontife Pie X a jugé qu'il ne pouvait faire œuvre meilleure que d'exhorter les ministres de Dieu à être ce qu'ils doivent être de par leur charge : « Nous sommes persuadé, en effet, dit-il, que c'est de là surtout qu'il faut attendre le bon état et le progrès de la religion. » Heureuse des fruits déjà obtenus par le zèle des évêques, Sa Sainteté déplore que « plusieurs, en certains pays, ne se montrent pas tels que le peuple chrétien en les regardant, comme il convient, ne puisse voir en eux, comme dans un miroir, ce qu'ils doivent imiter. » C'est à eux principalement qu'il s'adresse, tout en stimulant les autres à être de plus en plus les hommes de Dieu pour répondre à la juste attente de l'Eglise. Ce sera pour lui-même le moyen de réparer les imperfections de ses cinquante années de sacerdoce et de procurer le bien général des nations catholiques.

Toute l'Exhortation Pontificale porte sur la *Sainteté sacerdotale.*

I. — La sainteté est *nécessaire* au prêtre, parce qu'il doit être la *lumière* du monde et qu'il n'éclairera pas si, à l'enseignement de la parole, il n'ajoute celui de l'exemple; parce qu'il est le *sel de la terre* et que, sans la sainteté, il ne saura pas la sauver de la corruption.

Elle lui est *nécessaire,* parce qu'il exerce le ministère sacerdotal au nom de Jésus-Christ qui a fait des prêtres ses *amis* dont la vie doit être conforme à la sienne; ses *légats* chargés de gagner l'esprit des hommes à ses doctrines et à sa loi en commençant d'abord par les observer eux-mêmes; les *dépositaires de ses dons* qu'ils ne doivent pas déshonorer par leur vie.

Elle lui est *demandée par l'Eglise* qui l'en a averti à chacune des ordinations, de la tonsure à la prêtrise; par *les Pères et les Docteurs* dont l'avis est qu'entre le prêtre et quelque homme probe que ce soit, il doit y avoir autant de différence qu'entre le ciel et la terre; par *le saint Concile de Trente* qui l'avertit de fuir même les fautes légères qui en lui seraient très grandes.

II. — En quoi *consiste* la sainteté ?

Elle ne consiste pas toute entière, comme quelques-uns le pensent, à se dépenser sans réserve à ce qui est utile aux autres, à délaisser les vertus qu'ils nomment *passives,* par lesquelles l'homme se rend parfait en lui-même, pour les vertus qu'ils appellent *actives* : cette doctrine contient des germes d'illusion et de perdition, et Léon XIII l'a condamnée avec raison; ce sage Pontife a fait une mention toute particulière de l'abnégation de soi-même de laquelle dépend toute la force et l'efficacité, tout le fruit du ministère sacerdotal.

Elle ne consiste pas non plus *à ne vivre saintement que pour soi-même :* le prêtre est l'ouvrier que le Christ a engagé pour le travail de sa vigne; il doit ne négliger aucune des charges de son ministère, prédications, confessions, assistance des malades et des mourants, instruction des ignorants, consolation des affligés, retour des égarés; qu'il imite le Christ « qui passa en faisant le bien et en guérissant tous ceux qu'opprimait le diable. » Mais qu'il se rappelle l'avertissement solennel de saint Paul : « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien, mais c'est Dieu seul qui donne l'accroissement. »

La sainteté du prêtre est ce qui le rend agréable à Dieu, la sainteté de la vie et des mœurs qui obtient dans le peuple chrétien de magnifiques fruits de salut : on le voit par l'exemple du bienheureux Jean-Baptiste Vianney. Les prêtres se montrent vraiment les ministres de Dieu s'ils tendent uniquement aux choses célestes et s'efforcent de tout leur pouvoir à y conduire les autres avec eux.

III. — Le premier et le plus nécessaire *moyen* pour arriver à la sainteté sacerdotale est la *prière :* la sainteté et la prière sont tellement unies que l'une ne saurait exister sans l'autre. Notre-Seigneur nous l'a recommandée par sa parole et par son exemple ; il nous dit de prier sans cesse; saint Paul renouvelle ce précepte en nous invitant à persister sans relâche dans la prière. Le prêtre doit prier sans cesse pour lui-même au milieu de ses angoisses, et pour les besoins du peuple chrétien.

Dans ce genre, il est important que chaque jour il soit consacré un temps déterminé à la *méditation* des choses éternelles. Saint Bernard le recommandait à son disciple devenu pape, Eugène III, en lui faisant valoir les utilités de cet exercice. La méditation est nécessaire au prêtre pour entretenir en son esprit l'estime de ses augustes fonctions, pour échapper aux pièges qu'il rencontre au milieu d'une société mauvaise, pour conserver en lui-même l'aptitude à élever ses pensées en haut et à porter les autres vers les choses célestes. On ne comprend que trop la nécessité de la méditation quand on voit la vie des prêtres qui en font peu de cas ou s'en dégoûtent complètement : leurs fonctions saintes sont mal accomplies ; lorsqu'ils parlent de Dieu aux hommes ou qu'ils leur donnent des conseils pour la pratique de la vertu, ils manquent du souffle divin, de sorte que la parole évangélique paraît morte avec eux ; leur prédication, fût-elle éloquente, ne produit qu'un vain bruit ; leur activité n'aboutit à aucun profit sérieux ou durable. Bien à plaindre sont ceux qui considèrent comme perdu le temps donné à la prière et à la méditation : de là proviennent la vanité et l'arrogance, et d'autres fruits amers que l'amour paternel du pape répugne à rappeler et qu'il désire couper.

Un second *moyen* d'acquérir la sainteté est de joindre à la méditation la *lecture* des livres pieux et tout d'abord de la sainte Ecriture. C'est là qu'il faut apprendre la saine doctrine. Ces livres sont des amis qui nous avertissent fidèlement, discrètement, prêts à subvenir à toute heure à nos besoins, désintéressés, exempts de timidité et de mensonge. Il est à déplorer que des membres du clergé se laissent envahir par les ténèbres du doute et entraîner dans les erreurs du siècle pour avoir préféré à la lecture des livres pieux et divins celle d'ouvrages et de journaux infectés d'une erreur maligne et subtile, dont le poison finit par corrompre leurs âmes. Qu'on observe à ce sujet les lois de l'Eglise et celles de la charité à l'égard de soi-même.

Un troisième *moyen*, c'est l'*examen de conscience*. Nous devons, pour nos intérêts spirituels, imiter la conduite des enfants du siècle dans la gestion de leurs affaires : ils établissent leurs recettes et leurs dépenses; ils constatent leurs pertes et travaillent à les réparer. Le prêtre qui ne fait pas son examen tombe dans l'incurie et la négligence ; il ne sait pas éviter jusqu'aux moindres péchés ; il s'encroûte dans ses fautes ; il en vient à attendre des mois entiers pour les effacer par la confession sacramentelle : combien il en résulte d'indignités à l'égard de Dieu et de l'Eglise, de maux pour le peuple chrétien et de hontes pour le sacerdoce !

Un quatrième *moyen*, c'est de se pénétrer de cette idée que le prêtre doit *assister l'Eglise* dans ses épreuves ; il lui faut à cet effet une haute vertu, une vertu exemplaire, ardente, active, prête à faire de grandes choses et à en supporter de rudes pour Jésus-Christ. Qu'il brille de la splendeur inaltérable de la chasteté ; qu'il croisse sans cesse dans le respect et l'obéissance envers les évêques et envers le Souverain Pontife ; qu'en lui domine une charité qui le fasse renoncer à tout avantage personnel, qui le porte à travailler au bien de la société par toutes les industries du zèle : œuvres de jeunesse, d'assistance, de patronages, de correction, de paix, d'extension du royaume du Christ, qui lui fasse surmonter les épreuves suscitées par l'envie, la médisance ou la calomnie, à l'exemple des martyrs.

IV. — L'esprit de la grâce sacerdotale étant restauré dans le clergé, le Souverain Pontife recommande comme *moyens de le conserver :* les *retraites annuelles*, soit en particulier, soit, ce qui est préférable, en commun ; les *unions sacerdotales* sous l'autorité et la direction des évêques, pour s'assurer des secours mutuels ou pour défendre leur honneur contre les attaques ennemies, pour assurer la liberté de l'enseignement chrétien, entretenir la vocation ecclésiastique, sauvegarder les intérêts des âmes ; et tous les autres adjuvants de la grâce sacerdotale que la prudence des évêques pourrait leur inspirer.

V. — Le Pape termine son Exhortation en renouvelant pour le clergé tout entier la prière de Notre-Seigneur : « Père Saint, sanctifiez-les. » Il est heureux qu'un grand nombre de fidèles s'associent à cette prière et s'offrent même comme victimes à cette intention. Pour que Dieu agrée ces supplications, il les confie au Cœur sacré de son divin Fils et à la Vierge-Mère, Reine des Apôtres, qui a été leur modèle en leur montrant comment ils devaient persévérer dans la prière jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut, leur aide en augmentant cette grâce en eux par ses prières et ses conseils.

L'Exhortation se clôt par la Bénédiction Apostolique. — La date est celle du 4 août, anniversaire de la création du Souverain Pontife Pie X et commencement de la sixième année de son Pontificat. Dès la première année, dans sa première Encyclique *E Supremi Apostolatus*, Pie X avait déclaré que son but unique dans l'exercice du suprême Pontificat serait de *tout restaurer dans le Christ*, afin que *le Christ soit tout et en tout :* et, dans la même Encyclique, il disait aux évêques : « Que vos premiers soins soient de former le Christ dans ceux qui, par le devoir de leur vocation, sont destinés à le former dans les

autres. » Ce devait être le premier objet de leur sollicitude ; nulle autre affaire qui ne dût céder le pas à celle-là. Ce qu'il recommandait alors aux évêques, Pie X s'est constamment efforcé de le procurer, par de sages règlements donnés aux séminaires, par des prescriptions énergiques sur l'admission des sujets et sur les ordinations, par le soin d'éliminer du clergé les fausses doctrines, par les encouragements donnés aux œuvres qui ont pour but la sanctification du clergé. Son Exhortation présente est le naturel complément de ses actes antérieurs. Quiconque pense que l'impulsion de l'Esprit-Saint a, dans le gouvernement de l'Eglise et particulièrement dans les inspirations du Vicaire du Christ, une part prépondérante, accueillera cette Exhortation comme une invitation de Dieu lui-même au clergé pour qu'il s'efforce de tout son pouvoir à croître dans la sainteté. Et si l'on pense que le Pape sait mieux que personne ce qui peut être le plus utile à l'Eglise, on jugera que le clergé n'a pas de meilleure manière de la servir que de travailler à sa propre sanctification au sens et de la manière que le Pape nous l'explique et nous en indique les moyens.

SSmi Dni Nostri Pii div. Prov. Papæ X

In quinquagesimo natali sacerdotii sui

EXHORTATIO AD CLERUM CATHOLICUM

PIUS PP. X

DILECTI FILII

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Hærent animo penitus, suntque plena formidinis, quæ gentium Apostolus ad Hebræos scribebat [1], quum illos commonens de obedientiæ officio præpositis debitæ, gravissime affirmabat : *Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* Hæc nimirum sententia si ad omnes pertinet, quotquot in Ecclesia præsunt, at maxime in Nos cadit, qui, licet impares, supremam in ea auctoritatem, Deo dante, obtinemus. Quare noctu atque interdiu sollicitudine affecti, meditari atque eniti non intermittimus quæcumque ad incolumitatem faciant et incrementa dominici gregis. Inter hæc unum præcipue Nos occupat : homines sacri ordinis eos omnino esse, qui pro muneris officio esse debent. Persuasum enim habemus, hac maxime via de religionis statu bene esse lætiusque sperandum. Idcirco, statim ut Pontificatum inivimus, quamquam, universitatem cleri contuentibus, multiplices ejus laudes elucebant, tamen venerabiles fratres catholici orbis Episcopos impensissime hortandos censuimus, ut nihil constantius nihil efficacius agerent, quam ut Christum formarent in iis, qui formando in ceteris Christo rite destinantur. Sacrorum autem Antistitum quæ fuerint in hac re voluntates probe novimus. Novimus qua providentia, qua navitate in excolendo ad virtutem clero assidue connituntur : de quo illis non tam laudem impertivisse, quam gratias palam habuisse libet.

At vero, quum ex hujusmodi Episcoporum curis jam plures e clero gratulamur cœlestes concepisse ignes unde gratiam Dei, ex impositione manuum presbyterii susceptam, vel ressuscitarunt vel acuerunt ; tum adhuc conquerendum superest, alios quosdam per diversas regiones non ita se probare, ut in ipsos tamquam in speculum, prout dignum est, plebs christiana conjiciens oculos, sumere possit quod imitetur. Ad hos porro cor Nostrum per hasce litteras patere volumus ; videlicet ut cor patris, quod in conspectu ægrotantis filii anxia palpitat caritate. Hac igitur suadente, hortationibus Episcoporum hortationes addimus Nostras ; quæ, quamvis eo spectent potissimum ut devios torpentesve ad meliora revocent, tamen etiam ceteris admoveant velimus incitamenta. Commonstramus iter quo quisque studiosius in dies contendat ut vere sit, qualem Apostolus nitide expressit, *homo Dei* [1], justæque expectationi Ecclesiæ respondeat. — Nihil plane inauditum vobis aut cuiquam novum dicemus, sed quæ certe commeminisse omnes oportet ; spem autem indit Deus, vocem Nostram fructum non exiguum esse habituram. Id equidem flagitamus : *Renovamini... spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia, et sanctitate veritatis* [2] : eritque hoc a vobis in quinquagesimo sacerdotii Nostri natali pulcherrimum acceptissimumque munus. Quumque Nos, *in animo contrito et spiritu humilitatis* [3], exactos in sacerdotio annos recogitabimus Deo ; quidquid humani dolendum sit, videbimur quodammodo expiare, admonendo vos et cohortando *ut ambuletis digne Deo per omnia placentes* [4]. — Qua tamen in hortatione, non vestras tantum utilitates tuebimur, sed communes etiam catholicarum gentium ; quum aliæ ab aliis dissociari nequaquam possint. Etenim non ejusmodi est sacerdos, qui bonus malusve uni sibi esse queat ; sed ejus ratio et habitus vitæ sane quantum habet consequentis effectus in populum ! Sacerdos reapse bonus ubi est, quale ibi donum et quantum est !

Hinc porro, dilecti filii, hortationis Nostræ exordium capimus, ut vos nimirum ad eam vitæ sanctimoniam, quam dignitatis gradus postulat, excitemus. — Quicumque enim sacerdotio potitur, eo non sibi tantum, sed aliis potitur : *Omnis namque Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis, quæ sunt ad Deum* [5]. Idipsum et Christus indicavit, qui ad significandum quo demum actio sacerdotum spectet, eos cum sale itemque cum luce comparatos voluit. Lux ergo mundi, sal terræ, sacerdos est. Neminem sane fugit id præcipue fieri christiana veritate tradenda : at vero quem pariter fugiat, institutionem ejusmodi pro nihilo fere esse, si, quæ sacerdos verbo tradat, exemplo suo non comprobet ? Qui audiunt, contumeliose ii quidem, sed non immerito objicient : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* [6] ; doctrinamque respuent, nec sacerdotis fruentur luce. Quam ob rem ipse Christus, factus sacerdotum forma, re primum, mox verbis docuit : *Cœpit Jesus facere, et docere* [7]. — Item, sanctimonia posthabita, nihil admodum sacerdos sal terræ esse poterit ; corruptum enim et contaminatum integritati minime aptum est conferendæ : unde autem sanctitas abest, ibi corruptionem inesse oportet. Quapropter Christus, eamdem insistens similitudinem, sacerdotes tales sal infatuatum dicit, quod *ad nihilum valet ultra*

[1] xiii, 17.

[1] I Tim., vi, 11.
[2] Eph., iv, 23, 24.
[3] Dan., iii, 39.
[4] Col., i, 10.
[5] Hebr., v, 1.
[6] Tit., i, 16.
[7] Act., i, 1.

nisi ut mittatur foras, atque adeo *conculcetur ab hominibus* [1].

Quæ quidem eo apertius patent, quod sacerdotali munere haud nostro nos fungimur nomine, sed Christi Jesu. *Sic nos,* inquit Apostolus, *existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* [2] *; pro Christo ergo legatione fungimur* [3]. — Hac nempe de causa Christus ipse, non ad servorum, sed ad amicorum numerum nos adscripsit : *Jam non dicam vos servos... Vos autem dixi amicos : quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis... Elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis* [4]. — Est igitur nobis persona Christi gerenda : legatio vero ab ipso data sic obeunda, ut quo ille intendit, eo nos pertingamus. Quoniam vero *idem velle idem nolle, ea demum firma amicitia est ;* tenemur, ut amici, hoc sentire in nobis, quod et in Christo Jesu, qui est *sanctus, innocens, impollutus* [5] *:* ut legati ab eo, debemus doctrinis ejus ac legi conciliare fidem hominum, easdem nimirum nos ipsi primum servantes : ut potestatis ejus participes ad animos vinculis culparum levandos, conari nos omni studio oportet ne illis implicemur. At maxime ut ministri ejus in præcellentissimo sacrificio, quod perenni virtute pro mundi vita innovatur, debemus ea animi conformatione uti, qua ille ad aram crucis seipsum obtulit hostiam immaculatam Deo. Nam si olim, in specie solummodo ac figura, tanta a sacerdotibus postulabatur sanctitas ; ecquid a nobis, quum victima est Christus ? *Quo non oportet igitur esse puriorem tali fruentem sacrificio ? quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem ? os quod igni spiritali repletur, linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit ?* [6] Perapte S. Carolus Borromæus, in orationibus ad clerum, sic instabat : « Si meminissemus, dilectissimi fratres, quanta et quam digna in manibus nostris posuerit Dominus Deus, quantam istiusmodi consideratio vim haberet ad nos impellendum ut vitam ecclesiasticis hominibus dignam duceremus ! Quid non posuit in manu mea Dominus, quando proprium Filium suum unigenitum, sibi coæternum et coæqualem, posuit ? In manu mea posuit thesauros suos omnes, sacramenta et gratias ; posuit animas, quibus illi nihil est carius, quas sibi ipsi prætulit in amore, quas sanguine suo redemit : in manu mea posuit cælum, quod et aperire et claudere ceteris possim... Quomodo ergo adeo ingratus esse potero tantæ dignationi et dilectioni, ut peccem contra ipsum ? ut illius honorem offendam ? ut hoc corpus, quod suum est, inquinem ? ut hanc dignitatem, hanc vitam, ejus obsequio consecratam, maculem ? »

Ad hanc ipsam vitæ sanctimoniam, de qua juvat paulo fusius dicere, magnis Ecclesia spectat perpetuisque curis. Sacra idcirco Seminaria instituta : ubi, si litteris ac doctrinis imbuendi sunt qui in spem cleri adolescunt, at simul tamen præcipueque ad pietatem omnem a teneris annis sunt conformandi. Subinde vero, dum ipsa candidatos diuturnis intervallis gradatim promovet, nusquam, ut mater sedula, hortationibus de sanctitate assequenda parcit. Jucunda quidem ea sunt ad recolendum. Quum enim primo in sacram militiam cooptavit, voluit nos ea rite profiteri : *Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei : tu es, qui restitues hæreditatem meam mihi* [7]. Quibus, inquit Hieronymus, monetur *clericus* ut *qui, vel ipse pars Domini est, vel Dominum partem habet, talem se* exhibeat, *ut et ipse possideat Dominum, et possideatur a Domino* [1]. — Subdiaconis accensendos ipsa quam graviter est allocuta ! *Iterum atque iterum considerare debetis attente quod onus hodie ultro appetitis ;... quod si hunc ordinem susceperitis, amplius non licebit a proposito resilire, sed Deo... perpetuo famulari, et castitatem, illo adjuvante, servare oportebit.* Tum denique : *Si usque nunc fuistis tardi ad ecclesiam, amodo debetis esse assidui : si usque nunc somnolenti, amodo vigiles : ...si usque nunc inhonesti, amodo casti... Videte cujus ministerium vobis traditur.* — Diaconatu porro augendis sic per Antistitem a Deo precata est : *Abundet in eis totius forma virtutis, auctoritas modesta, pudor constans, innocentiæ puritas et spiritualis observantia disciplinæ. In moribus eorum præcepta tua fulgeant, ut suæ castitatis exemplo imitationem sanctam plebs acquirat.*— Sed eo acrius movet commonitio initiandis sacerdotio facta : *Cum magno timore ad tantum gradum ascendendum est, ac providendum ut cælestis sapientia, probi mores et diuturna justitiæ observatio ad id electos commendet... Sit odor vitæ vestræ delectamentum Ecclesiæ Christi, ut prædicatione atque exemplo ædificetis domum, idest familiam Dei.* Maximeque omnium urget illud gravissime additum : *Imitamini quod tractatis :* quod profecto cum Pauli præcepto congruit : *ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu* [2].

Talis igitur quum sit mens Ecclesiæ de sacerdotum vita, mirum nemini esse possit, quod sancti Patres ac Doctores omnes ita de ea re consentiant, ut illos fere nimios quis arbitretur ; quos tamen si prudenter æstimemus, nihil eos nisi apprime verum rectumque docuisse judicabimus. Eorum porro sententia hæc summatim est. Tantum scilicet inter sacerdotem et quemlibet probum virum intercedere debet discriminis, quantum inter cælum et terram : ob eamque causam, virtuti sacerdotali cavendum non solum ne gravioribus criminibus sit affinis, sed ne minimis quidem. In quo virorum tam venerabilium judicio Tridentina Synodus stetit, quum monuit clericos ut fugerent *levia etiam delicta quæ in ipsis maxima essent* [3] : maxima scilicet, non re ipsa, sed respectu peccantis, in quem, potiore jure quam in templorum ædificia, illud convenit : *Domum tuam decet sanctitudo* [4].

Jam sanctitas ejusmodi, qua sacerdotem carere sit nefas, videndum est in quo sit ponenda : id enim si quis ignoret vel præpostere accipiat, magno certe in discrimine versatur. Equidem sunt qui putent, quin etiam profiteantur, sacerdotis laudem in eo collocandam omnino esse, ut sese aliorum utilitatibus totum impendat : quamobrem, dimissa fere illarum cura virtutum, quibus homo perficitur ipse (eas ideo vocitant *passivas),* aiunt vim omnem atque studium esse conferenda ut *activas* virtutes quis excolat exerceatque. Hæc sane doctrina mirum quantum fallaciæ habet atque exitii. De ea Decessor noster fel. rec. sic pro sua sapientia edixit [5] : « Christianas... virtutes, alias temporibus aliis accommodatas esse, is solum velit, qui Apostoli verba non meminerit : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* [6]. Magister et exemplar

[1] Matt., v, 13.
[2] I Cor., IV, 1.
[3] II Cor., v, 20.
[4] Joan., xv, 15, 16.
[5] Hebr., VII, 26.
[6] S. Jo. Chrysost., Hom. LXXXII, in Matth., n. 5.
[7] Ps., xv, 5.

[1] Ep. LII, ad Nepotianum, n. 5.
[2] Col., I, 28.
[3] Sess. XXII, *de Reform.*, c. 1.
[4] Ps., XCII, 5.
[5] Ep. *Testem benevolentiæ,* ad Archiep. Baltimor., 22 jan. 1899.
[6] Rom., VIII, 29.

sanctitatis omnis Christus est ; ad cujus regulam aptari omnes necesse est, quotquot avent beatorum sedibus inseri. Jamvero haud mutatur Christus progredientibus sæculis, sed idem *heri, et hodie : ipse et in sæcula* [1]. Ad omnium igitur ætatum homines pertinet illud : *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde* [2]; nulloque non tempore Christus se nobis exhibet *factum obedientem usque ad mortem* [3] ; valetque quavis ætate Apostoli sententia : *Qui... sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* [4]. » Quæ documenta si quidem spectant unumquemque fidelium, propius tamen ad sacerdotes attinent : ipsique præ ceteris dicta sibi habeant quæ idem Decessor Noster apostolico ardore subjecit : « Quas utinam virtutes multo nunc plures sic colerent, ut homines sanctissimi præteritorum temporum ! qui demissione animi, obedientia, abstinentia, *potentes* fuerunt *opere et sermone* emolumento maximo, nedum religiosæ rei, sed publicæ ac civilis. » Ubi animadvertere non abs re fuerit, Pontificem prudentissimum jure optimo singularem abstinentiæ mentionem intulisse, quam evangelico verbo dicimus, abnegationem sui. Quippe hoc præsertim capite, dilecti filii, robur et virtus et fructus omnis sacerdotalis muneris continetur : hoc neglecto, exoritur quidquid in moribus sacerdotis possit oculos animosque fidelium offendere. Nam si turpis lucri gratia quis agat, si negotiis sæculi se involvat, si primos appetat accubitus ceterosque despiciat, si carni et sanguini acquiescat, si quærat hominibus placere, si fidat persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis ; hæc omnia inde fluunt, quod Christi mandatum negligit conditionemque respuit ab ipso latam : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* [5].

Ista Nos quum adeo inculcamus, illud nihilo minus sacerdotem admonemus, non sibi demum soli vivendum sancte : ipse enimvero est operarius, quem Christus *exiit... conducere in vineam suam* [6]. Ejus igitur est fallaces herbas evellere, serere utiles, irrigare, tueri ne inimicus homo superseminet zizania. Cavendum propterea sacerdoti ne, inconsulto quodam intimæ perfectionis studio adductus, quidquam prætereat de muneris partibus quæ in aliorum bonum conducant. Cujusmodi sunt verbum Dei nuntiare, confessiones rite excipere, adesse infirmis præsertim morituris, ignaros fidei erudire, solari mœrentes, reducere errantes, usquequaque imitari Christum : *Qui pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo* [7]. — Inter hæc vero insigne Pauli monitum sit menti defixum : *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat : sed, qui incrementum dat, Deus* [8]. Liceat quidem euntes et flentes mittere semina ; liceat ea labore multo fovere : sed ut germinent edantque optatos fructus, id nempe unius Dei est ejusque præpotentis auxilii. Hoc accedit magnopere considerandum, nihil præterea esse homines nisi instrumenta, quibus ad animorum salutem utitur Deus ; ea oportere idcirco ut apta sint quæ a Deo tractentur. Qua sane ratione ? Num ulla putamus vel insita vel parta studio præstantia moveri Deum ut opem adhibeat nostram ad suæ gloriæ amplitudinem ? Nequaquam : scriptum est enim : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* [1]. Unum nimirum est quod hominem cum Deo conjungat, unum quod gratum efficiat, atque non indignum ejus misericordiæ administrum : vitæ morumque sanctimonia. Hæc, quæ demum est supereminens Jesu Christi scientia, sacerdoti si desit, desunt ei omnia. Nam, ab ea disjunctæ, ipsa exquisitæ doctrinæ copia (quam Nosmetipsi nitimur in clero provehere), ipsaque agendi dexteritas et sollertia, etiamsi emolumenti aliquid vel Ecclesiæ vel singulis afferre possint, non raro tamen detrimenti iisdem sunt flebilis causa. Sanctimonia vero qui ornetur et affluat, is quam multa possit, vel infimus, mirifice salutaria in populo Dei aggredi et perficere, complura ex omni ætate testimonia loquuntur : præclare, non remota memoria, Joannes Bapt. Vianney, animarum in exemplum curator, cui honores Cælitum Beatorum Nosmet decrevisse lætamur. — Sanctitas una nos efficit, quales vocatio divina exposcit : homines videlicet mundo crucifixos, et quibus mundus ipse sit crucifixus ; homines in novitate vitæ ambulantes, qui, ut Paulus monet [2], *in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu Sancto, in caritate non ficta, in verbo veritatis* seipsos exhibeant ut ministros Dei ; qui unice in cælestia tendant, et alios eodem adducere omni ope contendant.

Quoniam vero, ut nemo unus ignorat, vitæ sanctitas eatenus fructus est voluntatis nostræ, quoad hæc gratiæ subsidio roboretur a Deo, abunde nobis Deus ipse providit, ne gratiæ munere, si velimus, ullo tempore careamus ; idque in primis assequimur studio precandi. — Sane precationem inter et sanctimoniam is necessario intercedit usus, ut altera esse sine altera nullo modo possit. Quocirca consentanea omnino veritati est ea sententia Chrysostomi : *Arbitror cunctis esse manifestum, quod simpliciter impossibile sit absque precationis præsidio cum virtute degere* [3] : acuteque Augustinus conclusit : *Vere novit recte vivere, qui recte novit orare* [4]. Quæ nobis documenta Christus ipse et crebra hortatione et maxime exemplo suo firmius persuasit. Nempe orandi causa vel in deserta secedebat, vel montes subibat solus ; noctes solidas totus in eo exigebat ; templum frequenter adibat ; quin etiam, stipantibus turbis, ipse erectis in cælum oculis palam orabat ; denique suffixus cruci, medios inter mortis dolores, cum clamore valido et lacrimis supplicavit Patri. — Hoc igitur certum ratumque habeamus, sacerdotem, ut gradum officiumque digne sustineat suum, precandi studio eximie deditum esse oportere. Sæpius quidem dolendum quod ipse ex consuetudine potius id faciat quam ex animi ardore ; qui statis horis oscitanter psallat vel pauculas intersérat preces, nec deinde ullam de die partem memor tribuat alloquendo Deo, pie sursum adspirans. Sed enim sacerdos multo impensius ceteris paruisse debet Christi præcepto : *Oportet semper orare* [5] ; cui inhærens Paulus tantopere suadebat : *Orationi instate, vigilantes in ea in gratiarum actione* [6] : *Sine intermissione orate* [7]. Animo quippe sanctimoniæ propriæ æque ac salutis alienæ cupido quam multæ per diem sese dant

[1] Hebr., XIII, 8.
[2] Math., XI, 29.
[3] Phil., II, 8.
[4] Gal., V, 24.
[5] Matth., XVI, 24.
[6] Matth., XX, 1.
[7] Act., X, 38.
[8] I Cor., III, 7.

[1] I Cor., I, 27, 28.
[2] II Cor., VI, 5 et seqq.
[3] *De precatione*, orat. 1.
[4] Hom. IV ex 50.
[5] Luc., XVIII, 1.
[6] Col., IV, 2.
[7] I Thess., V, 17.

occasiones ut in Deum feratur ! Angores intimi, tentationum vis ac pertinacia, virtutum inopia, remissio ac sterilitas operum, offensiones et negligentiæ creberrimæ, timor demum ad judicia divina ; hæc omnia valde incitant ut ploremus coram Domino, ac, præter impetratam opem, bonis ad ipsum meritis facile ditescamus. Neque nostra tantummodo ploremus causa oportet. In ea, quæ latius ubique funditur, scelerum colluvione, nobis vel maxime imploranda exorandaque est divina clementia ; nobis instandum apud Christum, sub mirabili Sacramento omnis gratiæ benignissime prodigum : *Parce, Domine, parce populo tuo.*

Illud in hac parte caput est, ut æternarum rerum meditationi certum aliquod spatium quotidie concedatur. Nemo est sacerdos qui possit hoc sine gravi incuriæ nota et animæ detrimento prætermittere. Ad Eugenium III, sibi quondam alumnum, tunc vero romanum Pontificem, Bernardus Abbas sanctissimus scribens, eum libere obnixeque admonebat, ne unquam a quotidiana divinorum meditatione vacaret, nulla admissa excusatione curarum, quas multas et maximas supremus habet apostolatus. Id autem se jure exposcere contendebat, utilitates ejusdem exercitationis ita enumerans prudentissime : *Fontem suum, id est mentem, de qua oritur, purificat consideratio. Deinde regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus, componit mores, vitam honestat et ordinat ; postremo divinarum pariter et humanarum rerum scientiam confert. Hæc est quæ confusa disterminat, hiantia cogit, sparsa colligit, secreta rimatur, vera vestigat, verisimilia examinat, ficta et fucata explorat. Hæc est quæ agenda præordinat, acta recogitat, ut nihil in mente resideat aut incorrectum aut correctione egens. Hæc est quæ in prosperis adversa præsentit, in adversis quasi non sentit ; quorum alterum fortitudinis, alterum prudentiæ est* [1]. Quæ quidem magnarum utilitatum summa, quas meditatio parere est nata, nos item docet atque admonet, quam sit illa, non modo in omnem partem salutaris, sed admodum necessaria.

Quamvis enim varia sacerdotii munia augusta sint et plena venerationis, usu tamen frequentiore fit ut ipsa tractantes non ea plane qua par est religione perpendant. Hinc, sensim defervescente animo, facilis gressus ad socordiam, atque adeo ad fastidium rerum sacerrimarum. Accedit, quod sacerdotem quotidiana consuetudine versari necesse sit quasi *in medio nationis pravæ ;* ut sæpe, in pastoralis ipsa caritatis perfunctione, sit sibi pertimescendum ne lateant inferni anguis insidiæ. Quid, quod tam est proclive, de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere ? Apparet igitur quæ et quanta urgeat necessitas ad æternorum contemplationem quotidie redeundi, ut adversus illecebras mens et voluntas, renovato subinde robore, obfirmentur. — Præterea expedit sacerdoti quadam instrui facilitate assurgendi nitendique in cælestia : qui cælestia sapere, eloqui, suadere omnino debet ; qui sic debet vitam suam omnem supra humana instituere, ut, quidquid pro sacro munere agit, secundum Deum agat, instinctu ductuque fidei. Jamvero hunc animi habitum, hanc veluti nativam cum Deo conjunctionem efficit maxime ac tuetur quotidianæ meditationis præsidium ; id quod prudenti cuique tam perspicuum est, ut nihil opus sit longius persequi.

Quarum rerum confirmationem petere licet, sane tristem, ex eorum vita sacerdotum, qui divinorum meditationem vel parvi pendant vel plane fastidiunt. Videas enim homines, in quibus *sensus Christi,* illud tam præstabile bonum, oblanguit ; totos ad terrena conversos, vana consectantes, leviora effutientes ; sacrosancta obeuntes remisse, gelide, fortasse indigne. Jampridem ipsi, unctionis sacerdotalis recenti charismate perfusi, diligenter parabant ad psallendum animam, ne perinde essent ac qui tentant Deum ; opportuna quærebant tempora locaque a strepitu remotiora ; divina scrutari sensa studebant ; laudabant, gemebant, exsultabant, spiritum effundebant cum Psalte. Nunc vero, quantum mutati ab illis sunt !... — Itemque vix quidquam in ipsis residet de alacri ea pietate quam spirabant erga divina mysteria. Quam dilecta erant olim tabernacula illa ! gestiebat animus adesse in circuitu mensæ Domini, et alios ad eam atque alios advocare pios. Ante sacrum quæ mundities, quæ preces desiderantis animæ ! tum in ipso agendo quanta erat reverentia, augustis cæremoniis decore suo integris ; quam effusæ ex præcordiis gratiæ : feliciterque manabat in populum bonus odor Christi !... — *Rememoramini,* obsecramus, dilecti filii, *rememoramini... pristinos dies* [1] *:* tunc nempe calebat anima, sanctæ meditationis studio enutrita.

In his autem ipsis, qui *recogitare corde* [2] gravantur vel negligunt, non desunt sane qui consequentem animi sui egestatem non dissimulent, excusentque, id causæ obtendentes, se totos agitationi ministerii dedisse, in multiplicem aliorum utilitatem. Verum falluntur misere. Nec enim assueti cum Deo colloqui, quum de eo ad homines dicunt vel consilia christianæ vitæ impertiunt, prorsus carent divino afflatu ; ut evangelicum verbum videatur in ipsis fere intermortuum. Vox eorum, quantavis prudentiæ vel facundiæ laude clarescat, vocem minime reddit Pastoris boni, quam oves salutariter audiant : strepit enim diffluitque inanis, atque interdum damnosi fecunda exempli, non sine religionis dedecore et offensione bonorum. Nec dissimiliter fit in ceteris partibus actuosæ vitæ : quippe vel nullus inde solidæ utilitatis proventus, vel brevis horæ, consequitur, imbre deficiente cælesti, quem sane devocat uberrimum *oratio humiliantis se* [3]. — Quo loco facere quidem non possumus quin eos vehementer doleamus, qui pestiferis novitatibus abrepti, contra hæc sentire non vereantur, impensamque meditando et precando operam quasi perditam arbitrentur. Proh funesta cæcitas ! Utinam, secum ipsi probe considerantes, aliquando cognoscerent quorsum evadat neglectus iste contemptusque orandi ! Ex eo nimirum germinavit superbia et contumacia ; unde nimis amari excrevere fructus, quos paternus animus et commemorare refugit et omnino resecare exoptat. Optatis annuat Deus ; qui benigne devios respiciens, tanta in eos copia *spiritum gratiæ et precum* effundat, ut errorem deflentes suum, male desertas vias communi cum gaudio volentes repetant, cautiores persequantur. Item ut olim Apostolo [4], ipse Deus sit Nobis testis, quo modo eos omnes cupiamus in visceribus Jesu Christi !

Illis igitur vobisque omnibus, dilecti filii, alte insideat hortatio Nostra, quæ Christi Domini est : *Videte, vigilate et orate* [5]. Præcipue in pie meditandi studio uniuscujusque elaboret industria : elaboret simul animi fiducia, identidem rogantis : *Domine, doce nos orare* [6]. Nec parvi quidem momenti esse nobis ad meditandum debet peculiaris quædam causa : scilicet quam magna

[1] *De consid.*, lib. I, c. VIII.

[1] Hebr., X, 32.
[2] Jerem., XII, 11.
[3] Eccli., XXXV, 21.
[4] Phil., I, 8.
[5] Marc., XIII, 33.
[6] Luc., XI, 1.

vis consilii virtutisque inde profluat, bene utilis ad rectam animarum curam, opus omnium perdifficile. — Cum re cohæret, et est memoratu dignum, Sancti Caroli pastorale alloquium : « Intelligite, fratres, nil æque ecclesiasticis omnibus viris esse necessarium ac est oratio mentalis, actiones nostras omnes præcedens, concomitans et subsequens : *Psallam,* inquit propheta, *et intelligam* [1]. Si Sacramenta ministras, o frater, meditare quid facis ; si Missam celebras, meditare quid offers ; si psallis, meditare cui et quid loqueris ; si animas regis, meditare quonam sanguine sint lavatæ [2]. » Quapropter recte ac jure Ecclesia nos ea davidica sensa iterare frequenter jubet : *Beatus vir, qui in lege Domini meditatur; voluntas ejus permanet die ac nocte; omnia quæcumque faciet semper prosperabuntur.* — Ad hæc, unum denique instar omnium sit nobile incitamentum. Sacerdos enim si *alter Christus* vocatur et est communicatione potestatis, nonne talis omnino et fieri et haberi debeat etiam imitatione factorum ?... *Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu Christi meditari* [3].

Cum divinarum rerum quotidiana consideratione magni refert ut sacerdos piorum librorum lectionem, eorum in primis qui divinitus inspirati sunt, conjungat assiduus. Sic Paulus mandabat Timotheo : *Attende lectioni* [4]. Sic Hieronymus, Nepotianum de vita sacerdotali instituens, id inculcabat : *Nunquam de manibus tuis sacra lectio deponatur :* cujus rei hanc subtexebat causam : *Disce quod doceas : obtine eum qui secundum doctrinam est, fidelem sermonem, ut possis exhortari in doctrina sana, et contradicentes revincere.* Quantum enim vero proficiunt sacerdotes qui constanti hoc præstant assuetudine ; ut sapide prædicant Christum, utque mentes animosque audientium, potius quam emolliant et mulceant, ad meliora impellunt, ad superna erigunt desideria ! — Sed alia quoque de causa, atque ea in rem vestram, dilecti filii, frugifera, præceptio valet ejusdem Hieronymi : *Semper in manu tua sacra sit lectio* [5]. Quis enim nesciat maximam esse in amici animum vim cujuspiam amici qui candide moneat, consilio juvet, carpat, excitet, ab errore avocet ? *Beatus, qui invenit amicum verum* [6]*... Qui autem invenit illum, invenit thesaurum* [7]. Jamvero amicos vere fideles adscribere ipsi nobis pios libros debemus.

De nostris quippe officiis ac de præscriptis legitimæ disciplinæ graviter commonefaciunt ; repressas in animo cælestes voces suscitant ; desidiam propositorum castigant ; dolosam obturbant tranquillitatem ; minus probabiles affectiones, dissimulatas, coarguunt ; pericula detegunt, sæpenumero incautis patentia. Hæc autem omnia sic illi tacita cum benevolentia præstant, ut se nobis non modo amicos præbeant, sed amicorum perquam optimos præbeant. Siquidem habemus, quum libeat, quasi lateri adhærentes, intimis necessitatibus nulla non hora promptos ; quorum vox nunquam est acerba, consilium nunquam cupidum, sermo nunquam timidus aut mendax. — Librorum piorum saluberrimam efficacitatem multa quidem eaque insignia declarant exempla ; at exemplum profecto eminet Augustini, cujus promerita in Ecclesiam amplissima inde auspicium duxerunt : *Tolle, lege ; tolle, lege... Arripui* (epistolas Pauli apostoli), *aperui et legi in silentio... Quasi luce securitatis infusa cordi meo, omnis dubitationis tenebræ diffugerunt* [1]. Sed contra heu ! sæpius accidit nostra ætate, ut homines e clero tenebris dubitationis sensim offundantur et sæculi obliqua sectentur, eo præsertim quod piis divinisque libris longe alios omne genus atque ephemeridum turbam præoptent, ea quidem scatentia errore blando ac lue. Vobis, dilecti filii, cavete : adultæ provectæque ætati ne fidite, neve sinite spe fraudulenta illudi, ita vos posse aptius communi bono prospicere. Certi custodiantur fines, tum quos Ecclesiæ leges præstituant, tum quos prudentia cernat et caritas sui : nam venena istæc semel quis animo imbiberit, concepti exitii perraro quidem effugiet damna.

Porro emolumenta, tum a sacra lectione, tum ex ipsa meditatione cælestium quæsita, futura certe sunt sacerdoti uberiora, si argumenti quidpiam accesserit, unde ipsemet dignoscat an lecta et meditata religiose studeat in usu vitæ perficere. Est apposite ad rem egregium quoddam documentum Chrysostomi, sacerdoti præsertim exhibitum. Quotidie sub noctem, antequam somnus obrepat, *excita judicium conscientiæ tuæ, ab ipsa rationem exige, et quæ interdiu mala cepisti consilia... fodica et dilania, et de eis pœnam sume* [2]. Quam rectum id sit ac fructuosum christianæ virtuti, prudentiores pietatis magistri luculenter evincunt, optimis quidem monitis et hortamentis. Præclarum illud referre placet e disciplina Sancti Bernardi : *Integritatis tuæ curiosus explorator, vitam tuam in quotidiana discussione examina. Attende diligenter quantum proficias, vel quantum deficias... Stude cognoscere te. Pone omnes transgressiones tuas ante oculos tuos. Statue te ante te, tamquam ante alium ; et sic te ipsum plange* [3].

Etiam in hac parte probrosum vere sit, si Christi dictum eveniat : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis !* [4] Videre licet quanta illi sedulitate sua negotia procurent : quam sæpe data et accepta conferant ; quam accurate restricteque rationes subducant ; jacturas factas ut doleant, seque ipsi acrius excitent ad sarciendas. Nos vero, quibus fortasse ardet animus ad aucupandos honores, ad rem familiarem augendam, ad captandam præsidio scientiæ prædicationem unice et gloriam ; negotium maximum idemque perarduum, sanctimoniæ videlicet adeptionem, languentes, fastidiosi tractamus. Nam vix interdum apud nos colligimus et exploramus animum ; qui propterea pæne silvescit, non secus ac vinea pigri, de qua scriptum : *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti : et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat* [5]. — Ingravescit res, crebrescentibus circum exemplis pravis, sacerdotali ipsi virtuti haud minime infestis ; ut opus sit vigilantius quotidie incedere ac vehementius obniti. Jam experiendo cognitum est, qui frequentem in se censuram et severam de cogitatis, de dictis, de factis peragat, eum plus valere animo, simul ad odium et fugam mali, simul ad studium et ardorem boni. Neque minus experiendo compertum, quæ incommoda et damna fere accidant declinanti tribunal illud, ubi sedeat judicans justitia, stet rea et ipsum accusans conscientia. In ipso frustra quidem desideres eam agendi circumspectionem, quæ adeo in christiano homine probatur, de minoribus quoque noxis vitandis ; eamque verecundiam animi, maxime

[1] Ps., c, 2.
[2] Ex orationib. ad clerum.
[3] De Imit. Chr., I, 1.
[4] I Tim., IV, 13.
[5] Ep. LVIII ad Paulinum, n. 6.
[6] Eccli., XXV, 12.
[7] *Ib.*, VI, 14.

[1] Conf., l. VIII, c. 12.
[2] Exposit. in Ps. IV, n. 8.
[3] Meditationes piissimæ, c. V, *de quotid. sui ipsius exam.*
[4] Luc., XVI, 8.
[5] Prov., XXIV, 30, 31.

sacerdotis propriam, ad omnem vel levissimam in Deum offensam expavescentis. Quin immo indiligentia atque neglectus sui nonnunquam eo deterius procedit, ut ipsum negligant pœnitentiæ sacramentum : quo nihil sane opportunius infirmitati humanæ suppeditavit Christus insigni miseratione. — Diffitendum certe non est, acerbeque est deplorandum, non ita raro contingere ut qui alios a peccando fulminea sacri eloquii vi deterret, nihil tale metuat sibi culpisque obcallescat ; qui alios hortatur et incitat ut labes animi ne morentur debita religione detergere, id ipse tam ignave faciat atque etiam diuturno mensium spatio cunctetur ; qui aliorum vulneribus oleum et vinum salutare novit infundere, saucius ipse secus viam jaceat, nec medicam fratris manum, eamque fere proximam, providus sibi requirat. Heu quæ passim consecuta sunt hodieque consequuntur, prorsus indigna coram Deo et Ecclesia, perniciosa christianæ multitudini, indecora sacerdotali ordini !

Hæc Nos, dilecti filii, pro conscientiæ officio quum reputamus, oppletur animus ægritudine, et vox cum gemitu erumpit : Væ sacerdoti, qui suum tenere locum nesciat, et nomen Dei sancti, cui esse sanctus debet, infideliter polluat ! Optimorum corruptio, teterrimum : *Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis ruina eorum, si peccant ; lætemur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum : non est tanti gaudii excelsa tenuisse quanti mœroris de sublimioribus corruisse !* [1] Væ igitur sacerdoti, qui, immemor sui, precandi studium deserit ; qui piarum lectionum pabulum respuit ; qui ad se ipse nunquam regreditur ut accusantis conscientiæ exaudiat voces ! Neque crudescentia animi vulnera, neque Ecclesiæ matris ploratus movebunt miserum, donec eæ feriant terribiles minæ : *Excœca cor populi hujus, et aures ejus aggrava : et oculos ejus claude : ne forte videat oculis suis, et auribus suis audiat, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum* [2]. — Triste omen ab unoquoque vestrum, dilecti filii, avertat dives in misericordia Deus ; ipse qui Nostrum intuetur cor, nulla prorsus in quemquam amaritudine affectum, sed omni pastoris et patris caritate in omnes permotum : *Quæ est enim nostra spes, aut gaudium, aut corona gloriæ ? nonne vos ante Dominum nostrum Jesum Christum ?* [3]

At videtis ipsi, quotquot ubique estis, quænam in tempora, arcano Dei consilio, Ecclesia inciderit. Videte pariter et meditamini quam sanctum officium vos teneat ut a qua tanto dignitatis honore donati estis, eidem contendatis adesse et succurrere laboranti. Itaque in clero, si unquam alias, nunc opus maxime est virtute non mediocri ; in exemplum integra, experrecta, operosa, paratissima demum facere pro Christo et pati fortia. Neque aliud quidquam est quod cupidiore Nos animo precemur et optemus vobis, singulis et universis. — In vobis igitur intemerato semper honore floreat castimonia, nostri ordinis lectissimum ornamentum ; cujus nitore sacerdos, ut adsimilis efficitur angelis, sic in christiana plebe venerabilior præstat sanctisque fructibus fecundior. — Vigeat perpetuis auctibus reverentia et obedientia, iis sollemni ritu promissa, quos divinus Spiritus rectores constituit Ecclesiæ : præcipue in obsequio huic Sedi Apostolicæ justissime mentes animique arctioribus quotidie fidelitatis nexibus devinciantur. — Excellatque in omnibus caritas, nullo modo quærens quæ sua sunt : ut, stimulis qui humanitus urgent invidæ contentionis cupidæve ambitionis cohibitis, vestra omnium studia ad incrementa divinæ gloriæ fraterna æmulatione conspirent.

Vestræ beneficia caritatis *multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum,* quam miserrima, expectat ; vel maxime expectant densi adolescentum greges, civitatis et religionis spes carissima, fallaciis undique cincti et corruptelis. Studete alacres, non modo sacra catechesi impertienda, quod rursus enixiusque commendamus, sed, omni quacumque liceat ope consilii et sollertiæ, bene optimeque mereri de omnibus. Sublevando, tutando, medendo, pacificando, hoc demum velitis ac propemodum sitiatis, lucrari vel obstringere animas Christo. Ab inimicis ejus heu quam impigre, quam laboriose, quam non trepide agitur instatur, exitio animarum immenso ! — Ob hanc potissime caritatis laudem Ecclesia catholica gaudet et gloriatur in clero suo, christianam pacem evangelizante, salutem atque humanitatem afferente, ad gentes usque barbaras : ubi ex magnis ejus laboribus, profuso nonnunquam sanguine consecratis, Christi regnum latius in dies profertur, et fides sancta enitet novis palmis augustior. — Quod si, dilecti filii, effusæ caritatis vestræ officiis simultas, convicium, calumnia, ut persæpe fit, responderit, nolite ideo tristitiæ succumbere, *nolite deficere bene facientes* [1]. Ante oculos obversentur illorum agmina, numero meritisque insignia, qui per Apostolorum exempla, in contumeliis pro Christi nomine asperrimis, *ibant gaudentes, maledicti benedicebant.* Nempe filii sumus fratresque Sanctorum, quorum nomina splendent in libro vitæ, quorum laudes nuntiat Ecclesia : *Non inferamus crimen gloriæ nostræ !* [2]

Instaurato et aucto in ordinibus cleri spiritu gratiæ sacerdotalis, multo quidem efficacius valebunt Nostra, Deo adspirante, proposita ad cetera, quæcumque late sunt, instauranda. — Quapropter ad ea quæ supra exposuimus, certa quædam adjicere visum est, tamquam subsidia eidem gratiæ custodiendæ et alendæ opportuna. Est primum, quod nemini sane non cognitum et probatum, sed non item omnibus re ipsa exploratum est, pius animæ recessus ad Exercitia, quæ vocant, spiritualia ; annuus, si fieri possit, vel apud se singulatim, vel potius una cum aliis, unde largior esse fructus consuevit ; salvis Episcoporum præscriptis. Hujus instituti utilitates jam Ipsi satis laudavimus, quum nonnulla in eodem genere ad Cleri romani disciplinam pertinentia ediximus [3]. — Nec minus deinde proficiet animis, si consimilis recessus, ad paucas horas, menstruus, vel privatim vel communiter habeatur : quem morem libentes videmus pluribus jam locis inductum, ipsis Episcopis faventibus, atque interdum præsidentibus cœtui.

Aliud præterea cordi est commendare : adstrictiorem quamdam sacerdotum, ut fratres addecet, inter se conjunctionem, quam episcopalis auctoritas firmet ac moderetur. Id sane commendabile, quod in societatem coalescant ad mutuam opem in adversis parandam, ad nominis et munerum integritatem contra hostiles astus tuendam, ad alias istiusmodi causas. At pluris profecto interest, consociationem eos inire ad facultatem doctrinæ sacræ excolendam, in primisque ad sanctum vocationis propositum impensiore cura retinendum, ad animarum provehendas rationes, consiliis viribusque collatis. Testantur Ecclesiæ annales, quibus temporibus sacerdotes passim in communem quamdam vitam con-

[1] S. Hieron., in Ezech. l. XIII, c. 44, v. 30.
[2] Is., VI, 10.
[3] I Thess., II, 19.

[1] II Thess., III, 13.
[2] I Mach., IX, 10.
[3] Ep. *Experiendo* ad Card. in Urbe Vicarium, 27 dec. 1904.

veniebant, quam bonis fructibus id genus societas abundarit. Tale aliquid quidni in hanc ipsam ætatem, congruenter quidem locis et muniis revocari queat? pristini etiam fructus, in gaudium Ecclesiæ, nonne sint recte sperandi? — Nec vero desunt instituti similis societates, sacrorum Antistitum comprobatione auctæ; eo utiliores, quo quis maturius, sub ipsa sacerdotii initia, amplectatur. Nosmetipsi unam quamdam, bene aptam experti, fovimus in episcopali munere; eamdem etiamnum aliasque singulari benevolentia prosequimur. — Ista sacerdotalis gratiæ adjumenta, eaque item quæ vigil Episcoporum prudentia pro rerum opportunitate suggerat, vos, dilecti filii, sic æstimate, sic adhibete, ut magis in dies magisque *digne ambuletis vocatione qua vocati estis* [1], ministerium vestrum honorificantes, et perficientes in vobis Dei voluntatem, quæ nempe est *sanctificatio vestra*.

Huc enimvero feruntur præcipuæ cogitationes curæque Nostræ: propterea sublatis in cælum oculis, supplices Christi Domini voce super universum clerum frequenter iteramus: *Pater sancte... sanctifica eos* [2]. In qua pietate lætamur permultos ex omni fidelium ordine Nobiscum comprecantes habere, de communi vestro et Ecclesiæ bono vehementer sollicitos: quin etiam jucundum accidit, haud paucas esse generosioris virtutis animas, non solum in sacratis septis, sed in media ipsa sæculi consuetudine, quæ ob eamdem causam sese victimas Deo votivas non intermissa contentione exhibeant. Puras eximiasque eorum preces in odorem suavitatis summus Deus accipiat, neque humillimas abnuat preces Nostras. Faveat, exoramus, clemens idem et providus: atque e sanctissimo dilecti Filii sui Corde divitias gratiæ, caritatis, virtutis omnis universum in clerum largiatur. — Postremo, libet gratam ex animo vicem referre vobis, dilecti filii, de votis faustitatis quæ, appetente sacerdotii Nostri natali quinquagesimo, multiplici pietate obtulistis: votaque pro vobis Nostra, quo cumulatius eveniant, magnæ Virgini Matri concredita volumus, Apostolorum Reginæ. Hæc etenim illas sacri ordinis felices primitias exemplo suo edocuit quemadmodum perseverarent unanimes in oratione, donec induerentur superna virtute: eamdemque ipsis virtutem multo sane ampliorem sua deprecatione impetravit, concilio auxit et communivit, ad fertilitatem laborum lætissimam. — Optamus interea, dilecti filii, ut pax Christi exultet in cordibus vestris cum gaudio Spiritus Sancti; auspice Apostolica Benedictione, quam vobis omnibus peramanti voluntate impertimus.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, die IV Augusti anno MCMVIII, Pontificatus Nostri ineunte sexto.

PIUS PP. X.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Sacrée Pénitencerie

5 août 1907.

I. *Les locataires des biens ecclésiastiques, en France, encourent l'excommunication et ils sont tenus à restitution selon les règles de la théologie. — II. Les liquidateurs n'encourent pas l'excommunication pour le fait d'administrer et de mettre en vente, au nom de l'Etat, les biens usurpés; — il en est autrement s'ils retiennent pour eux une partie des immeubles. — III. Les acquéreurs des fruits naturels mis publiquement en vente peuvent être absous moyennant une aumône en faveur de la Congrégation à laquelle les biens appartiennent, dans le cas où ils les auraient payés une somme inférieure à leur juste prix.*

Beatissime Pater,

Ordinarius Lucionensis, ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus, sequentes difficultates humillime proponit:

1° Locatarios qui, conductione inita cum administratore civili vel cum alio injusto detentore, bona ecclesiastica usurpata occupant atque fructus ex eis percipiunt excommunicationem incurrere a Conc. Trid. latam (sess. XXIII, cap. XI, de Reform.) plerique auctores docent, quidam tamen negant.

2° Exsecutores, qui per applicationem legis civilis ecclesiastica bona occupant et vendunt, eadem feriri censura declaravit S. Pœnitentiaria 13 novembris 1863, dicens: « Attentis occupationibus... quibus regius œconomatus operam suam præstare tenetur, quæque absque ecclesiasticarum censurarum incursu fieri nequeunt... » Sed eadem S. C. respondit 17 sept. 1906 excommunicationem non incurrere eum qui *libere accepit* munus alicujus communitatis religiosæ bona secundum novam gallicam legem expediendi, cum tamen talis liquidatoris munus sit spolium exsequendi atque bona occupandi et vendendi nomine Gubernii, imo et in proprios usus, salarii colore, partim convertendi.

3° Emptores fructuum, qui sibi acquirunt, etiam in quantitate notabili, fructus naturales ex bonis ecclesiasticis usurpatis provenientes minime incurrere prædictam censuram plures dicunt.

Ut tuto dirigantur conscientiæ tum fidelium, tum pastorum in hisce difficultatibus versatæ, prædictus Ordinarius enixe postulat sequentium dubiorum solutionem:

I. Utrum locatarii qui, conductione inita cum administratore civili aut cum alio illegitimo detentore, bona ecclesiastica occupant, excommunicationem a Conc. Trid. latam incurrant, vel tantum peccent contra justitiam et teneantur ad restitutionem?

II. Utrum, non obstante mente S. Pœnit. 13 nov. 1863, exsecutores seu liquidatores, qui usurpationem consummando bona ecclesiastica aut religiosa occupant et vendunt atque ex eis quæstum absumunt, ab excommunicatione immunes sint?

III. Utrum emptores fructuum naturalium ex bonis ecclesiasticis usurpatis provenientium, si tamen hos fructus percipiant in notabili quantitate, eamdem incurrant censuram vel saltem ad restitutionem teneantur?

Lucionii, die 15 julii 1907.

L. BOUCHET, vic. gen.

S. Pœnit., mature consideratis expositis, circa præmissa respondet:

Ad I. Locatarios excommunicationem incurrere, et ad restitutionem juxta normas a theologis traditas, teneri.

Ad II. Liquidatores, quatenus nomine Gubernii bona usurpata administrant eorumque venditionem procurant, non incurrere censuram; si vero partem bonorum immobilium sibi retineant, eam incurrere.

Ad III. Emptores fructuum naturalium qui publicæ venditioni exponuntur absolvi posse, imposita eisdem aliqua eleemosyna in favorem Congregationum ad quas bona pertinent, quatenus emerint pretio quod inferius sit justo.

Datum Romæ in S. Pœnitentiaria die 5 augusti 1907.

A. CARCANI, *S. P. Reg.*
A. CHERUBINI, *S. P. Subst.*

REMARQUES

I. Cette réponse, antérieure aux Instructions du 21 septembre 1907 [1], doit être interprétée selon leur esprit.

[1] Eph., IV, 1.
[2] Joan., XVII, 11, 17.

[1] Voir *Ami* 1907, p. 1134, et 1908, p. 403.

II. Nous avons toujours enseigné que les *locataires* des biens ecclésiastiques encouraient l'excommunication, étant donné que la location fût importante [1]. Notre enseignement sur ce point est donc pleinement confirmé par la réponse du 5 août 1907.

Cette réponse explicite prouve aussi que nous avons donné son vrai sens au passage de l'Instruction du 21 septembre 1907 relatif à l'absolution de ceux qui ont fait des baux illicites.

III. Le *liquidateur* n'encourt pas l'excommunication s'il se contente d'administrer et de vendre les biens ecclésiastiques au nom du gouvernement, bien que sa conduite soit gravement répréhensible s'il a agi ainsi sans y être forcé par la nécessité. C'est la confirmation des réponses précédentes à ce sujet.

Toutefois, il y a un aspect nouveau qui est élucidé : le liquidateur qui *retient un bien immeuble pour son propre profit,* soit qu'il l'obtienne par achat, ou l'occupe personnellement à titre de locataire, et, à plus forte raison, à titre gratuit en frustrant le Trésor du montant de la location, encourt à ce titre, étant donnée la gravité de la matière, l'excommunication du Concile de Trente.

Il n'est question ici que des biens *immobiliers,* parce qu'il est facile de saisir la règle posée sur ce point. Les liquidateurs ont aussi à leur disposition tous les autres biens du monastère, comme le numéraire, les valeurs de portefeuille, les droits incorporels, comme les marques de fabrique, etc. Il n'en est pas question dans la réponse ; mais nous pensons qu'il faut leur appliquer la règle posée pour les immeubles et qui se formule ainsi : Tant que le liquidateur reste dans son rôle de liquidateur judiciaire et administre en bon père de famille les biens confiés à sa garde par l'Etat, il n'encourt pas l'excommunication : ce qui ne veut pas dire que sa conduite soit irrépréhensible.

Mais le jour où, en dehors du traitement qui lui est alloué par l'Etat, il se procurera des *bénéfices illicites* aux dépens de la communauté, il pose un fait qui tombe sous l'excommunication, supposé la gravité de la matière, parce que *partem bonorum mobilium sibi retinuit.*

Cela est d'autant plus vrai que l'on range les droits incorporels sous le nom d'immeubles.

Il va de soi que toutes les fois que le liquidateur a encouru l'excommunication en faisant siens les immeubles au sens que nous venons de dire, il est tenu à restitution, soit à titre de locataire, ou d'acquéreur, ou d'occupant gratuit. La réponse ne le dit pas ; mais c'est une conséquence nécessaire de son enseignement.

IV. *Les acquéreurs des fruits naturels.* — Un certain nombre d'auteurs enseignent que les acquéreurs des fruits naturels sont excommuniés s'ils savent certainement que les fruits proviennent d'un bien ecclésiastique et ne peuvent pas supposer raisonnablement que le vendeur s'est mis en règle avec l'Eglise. Il est aussi nécessaire que l'acheteur sache l'existence de la censure et que les fruits achetés soient en quantité assez considérable : on demande ici une matière supérieure à la matière suffisante pour le péché *mortel d'injustice.* C'est l'opinion la plus commune.

Il en est cependant qui la regardent comme *tombée en désuétude.*

La S. Pénitencerie n'a pas voulu trancher la question de principe, se contentant de tracer une règle de conduite, qui a d'ailleurs été reproduite dans les Instructions du 21 septembre 1907 [1].

[1] *Ami* 1908, p. 605.

[1] Card. Gennari, *Consultazioni,* I, Cons. VII, n. 4, Cons. I, n. 6, f. — Cf. *Nouvelle Revue,* 1908, p. 479.

Le scapulaire du Mont-Carmel aux soldats

30 mars 1908.

Pie X, sur la demande du R. P. Général des Carmes déchaussés, a étendu « *à tous les soldats indistinctement,* » de n'importe quelle nation, n'importe où et n'importe quand, le privilège qu'il avait accordé le 4 janvier dernier à certaines catégories de soldats, de s'imposer eux-mêmes le scapulaire du Mont-Carmel, sous de très simples conditions que nous avons exposées p. 683. — Rappelons qu'il existe une œuvre de propagande gratuite des scapulaires du Mont-Carmel; pour tous renseignements, s'adresser à Mme Maître, 8, avenue Villeneuve-l'Etang, à Versailles.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — 1° Le vœu de chasteté fait par le sous-diacre, ou en religion, ou *privatim,* sans aucune spécification, atteint-il les actes internes ? N'y a-t-il pas à ce sujet une décision de la S. C. des Evêques et Réguliers ? On m'assure que Bonal la cite à contre-sens et sans référence de date, dans son traité *De virtute Castitatis.*

2° Les vœux d'obéissance et de pauvreté faits en religion portent-ils aussi sur les actes internes ? Ou bien ces actes relèvent-ils seulement des vertus correspondantes ? Quelle serait alors la gravité des fautes en matière grave ?

3° Dans tous ces cas, comment apprécier les fautes, et comment instruire les séminaristes, les novices, les personnes pieuses, soit avant, soit après l'émission des vœux ?

4° Faut-il attendre que la période des vœux temporaires soit finie *mathématiquement,* pour les renouveler ou en faire de perpétuels ?

R. — Ad I. Le vœu de *chasteté* est ainsi défini dans l'art. 129 des *Normæ* : « Per votum castita-

tis soror professionem emittens se adstringit ad servandum cœlibatum et insuper, novo titulo, id est ipsius voti, ad abstinendum a *quocumque actu* castitati opposito. »

C'est la première définition officielle du vœu de chasteté émis par les religieux. En voici une traduction quasi officielle sous la plume de Mgr Battandier : « Par le vœu de chasteté le sujet s'engage à sa profession à garder le célibat, et, en plus, à un titre nouveau, c'est-à-dire en vertu du vœu, à s'interdire *tout* acte opposé à la chasteté [1]. »

Dom Bastien donne une définition analogue : « Le vœu de chasteté défend, non seulement de contracter mariage, mais encore *tout* acte contraire à cette vertu [2]. »

Quelle est l'étendue du vœu de chasteté ? Comprend-il les actes *internes ?* — Le Saint-Siége ne s'est pas encore prononcé d'une manière expresse sur ce point, en dehors de l'art. 129 des *Normæ.*

Il est vrai néanmoins que la S. C. des Ev. et Rég. a fait effacer des constitutions des *Frères du Sacré-Cœur* d'Annecy, une déclaration affirmant que les actes purement internes sont compris dans le vœu de chasteté et tombent sous son obligation : « Expungatur assertio qua tenetur sub voto castitatis comprehendi actus mere *internos* [3]. » Mais, d'après Mgr Battandier, cette suppression n'a été commandée que pour éviter aux constitutions la forme d'un cours de morale, et elle n'indique nullement que, dans l'esprit du Saint-Siége, le vœu de chasteté ne comprend pas les actes internes [4]. D. Bastien approuve cette interprétation de Mgr Battandier [5].

En l'absence de document spécial, nous utiliserons les règles de l'interprétation pour dégager l'étendue de l'obligation contenue dans les termes « *quocumque actu castitati opposito.* » Le qualificatif *quicumque* a une signification *universelle,* qui comprend absolument *tous les objets de la même espèce.* Le législateur n'ignorait pas que la *vertu* de chasteté comporte des actes *internes* et des actes *externes,* témoin la décision du 15 mai 1891 ; en choisissant un déterminatif *universel,* il a voulu nécessairement lui laisser toute son étendue et comprendre dans sa définition les actes internes et externes : vouloir restreindre le *quicumque actus* aux seuls actes externes contre la chasteté, c'est supposer *gratuitement* dans le législateur l'ignorance de l'existence des actes internes contre la vertu de chasteté, ou de la valeur grammaticale de l'adjectif *quicumque.*

Une autre raison canonique, c'est que l'*objet matériel* du *vœu* de chasteté est le même que celui de la *vertu* de chasteté, qui comprend les actes internes et les actes externes. « Voto castitatis, dit Vermeersch, prohibetur religiosus, ex motivo religionis, omni luxuria interna et externa. Etenim ex communi intellectu et ut fert rei natura, idem est objectum materiale virtutis quod voti castitatis [1]. »

Comme les *Normæ* n'ont pas *créé* de toutes pièces la définition du vœu de chasteté, mais qu'elles ont donné une forme à une idée préexistante, il s'ensuit que l'Eglise a *toujours* compris dans le vœu de chasteté les actes *internes.*

C'est d'ailleurs l'enseignement *unanime* des auteurs *contemporains.* A ceux que nous avons cités en 1907, p. 64, nous pouvons ajouter Bonal, qui déclare l'opinion que nous soutenons *communior* [2].

Timothée ne fait même *pas mention* de l'opinion contraire : « Votum religiosum castitatis est votum quo religiosus se adstringit ad vitandos omnes actus voluptatis carnalis tam *internos* quam externos... Ex quo patet idem omnino esse objectum tum voti, tum virtutis [3]. »

Bulot oblige aussi le religieux à s'abstenir, à raison de son vœu, « *a quocumque actu luxuriæ tum externo, tum* etiam interno *qui esset illicitus in persona soluta* [4] ; » il ne fait aucune mention d'une opinion contraire.

Cl. Marc pense de même [5], ainsi que Lehmkuhl : « Voto castitatis, dit ce dernier, ob motivum religionis non solum prohiberi externos actus luxuriæ, sed quemlibet etiam actum *internum, adeo compertum est apud omnes,* ut in eo immorari necesse non sit [6]. »

Il est donc hors de tout conteste que, dans la pensée de l'Eglise, le vœu de chasteté comprend tous les actes *internes* et externes contre la vertu de chasteté, parce que l'objet du vœu est le même que celui de la vertu de chasteté.

Ad II. — I. Voici comment les *Normæ* entendent la matière du vœu d'*obéissance :*

Par le vœu d'obéissance, le sujet contracte l'obligation d'obéir au commandement du Supérieur légitime dans les choses qui se rapportent directement ou indirectement à la vie de l'institut, c'est-à-dire à l'observance des vœux et des constitutions. (n. 132).

Il ne serait pas exact de dire que les constitutions d'un institut doivent être observées en vertu du vœu, *vi voti,* de telle façon que le sujet pécherait contre le vœu d'obéissance, toutes les fois qu'il agirait contre un point quelconque des constitutions. (n. 133).

Le sujet n'est obligé d'obéir en vertu du vœu que lorsque le Supérieur légitime lui donne un commandement exprès en vertu de la sainte obéissance, ou sous le précepte formel, ou par des paroles équivalentes selon les constitutions de l'institut. — Il est expédient que dans ce cas le précepte formel soit donné par écrit, ou en présence de deux témoins. (n. 135).

Telle est la matière du vœu d'obéissance, et sa

[1] *Guide canonique,* 1905, n. 192.
[2] *Directoire canonique,* 1904, n. 262.
[3] S. C. EE. RR., 15 mai 1891, ad 4. — Cf. Battandier, *Guide canonique,* n. 192.
[4] *Guide canonique,* n. 192.
[5] *Directoire,* n. 262, note 2.

[1] *De Religiosis Institutis,* t. I, n. 283.
[2] Bonal, *Institutiones,* 1884, t. VI, p. 553, n. 113.
[3] *Theologia moralis universa,* 1906, t. III, n. 590, p. 559.
[4] *Theologia moralis,* 1905, t. II, n. 162.
[5] *Institutiones,* 1906, t. II, n. 2160.
[6] *Theologia moralis,* t. I, n. 531.

violation, dans ce cas seulement, fait commettre une faute grave contre le vœu[1].

Après avoir défini le *vœu* d'obéissance, les *Normæ* parlent de la vertu d'obéissance comme d'une chose *distincte :* « Par la vertu d'obéissance les sujets sont obligés d'accomplir les dispositions des constitutions et les ordres des supérieurs. » (n. 134).

Nous ne sommes plus ici sur le terrain du *vœu,* mais sur celui de la *vertu.* Bien qu'il y ait une obligation réelle tirée de la vertu d'obéissance et aussi de la raison sociale de l'institut, si toutefois il y a transgression ce n'est qu'une faute contre la vertu d'obéissance, et non la violation d'un vœu.

A raison même de cette situation, il faudra pour qu'il y ait obligation *sub gravi,* une matière *importante* et l'intention de commander *sub gravi* dans le supérieur, clairement manifestée au sujet[2].

Les actes *internes* sont-ils compris sous le *vœu* d'obéissance ? — Saint Alphonse dit que l'opinion affirmative est probable, bien qu'on ne rencontre pas cela en pratique et qu'il soit prudent de s'en abstenir : « Notat præterea S. Alphonsus, dit C. Marc : Prælatus potest *probabiliter* præcipere sub peccato actus *internos* (obedientiæ), etsi id consuetum non sit *nec consultum*[3]. »

II. « L'essence du vœu de *pauvreté* dans les congrégations à vœux simples consiste dans la privation du droit de disposer des biens temporels quels qu'ils soient[4]. »

1° *Le vœu de pauvreté comprend-il les actes internes ?* — Par le vœu de pauvreté, le religieux des vœux simples s'est interdit pour plaire à Dieu tout droit de disposer des biens sans autorisation de ses supérieurs : il pèchera *extérieurement* contre ce vœu en faisant un des actes de disposition interdit, et *intérieurement* en désirant faire un des actes défendus. « Contra votum paupertatis, dit Vermeersch, *externe* peccabitur actibus exterioribus qui ex hujusmodi animo manant; *interne* vero, ipso animo vel desiderio actus *vetiti,* minime vero affectu ad *res temporales,* nisi tantus evadat ut in proximum ducat periculum contra votum peccandi[5]. »

2° *Quelle est la nature de la faute commise par la violation du vœu de pauvreté ?* — Il faut tout d'abord observer que le vœu de pauvreté se rapporte *uniquement,* comme espèce morale, à la vertu de religion. Gury, et plusieurs auteurs après lui, ont imaginé une *vertu* spéciale *de pauvreté ;* mais d'autres auteurs font observer qu'en soi, la possession des biens de la terre et leur libre disposition sont des choses indifférentes et, par conséquent, qu'on ne commet qu'une faute contre la vertu de religion en disposant des biens temporels sans la permission des supérieurs[1].

Cela n'empêche pas le religieux de pécher contre la *justice* soit en s'appropriant des choses qui appartiennent au monastère, soit en faisant siennes des choses qui devaient revenir à la communauté ; mais dans ce cas, il n'y a pas faute contre la vertu de pauvreté.

3° *Quelle est la* gravité *de la faute contre le vœu de pauvreté ? — a)* Si on l'envisage au point de vue de la *justice,* quand cette vertu est méconnue, il faut prendre pour règle les lois posées par les théologiens pour apprécier les injustices à l'égard d'une *communauté.*

b) Si l'on envisage la violation de la *vertu de religion,* les opinions varient entre les théologiens pour apprécier la gravité de la faute. D'après C. Marc on peut suivre, comme plus probable, l'opinion qui exige la matière qui est considérée comme d'un prix notable pour la condition dans laquelle se trouve le religieux. De fait, il ne s'agit pas ici, comme dans le vol, de préserver la propriété d'autrui, mais de se dépouiller d'un droit personnel. D'où il suit que le péché commis par l'acte de propriété est constitué dans sa malice propre non par le dommage causé, mais par l'acte de domaine. La conséquence rigoureuse, c'est que la gravité dépend de la situation de celui qui agit. « Verumtamen censemus probabiliorem hanc regulam : eam materiam esse gravem quæ, pro conditione in qua ex sua professione versatur religiosus, existimetur esse notabilis pretii. Ratio est quia hic stricte non agitur, sicut in *furto,* de proprietate *alteri* servanda, sed de proprietate *a te* abjicienda. Quapropter peccatum proprietatis inducitur, non ratione *damni illati,* sed ratione *actus dominii.* Jamvero gravitas hujus actus pendet a conditione agentis[2]. »

Ad III. Comment faut-il *instruire* les personnes qui se disposent à faire des vœux ? — *Avant* l'émission des vœux, il faut faire connaître la doctrine de l'Eglise dans toute son intégrité, sans y rien diminuer comme sans y rien ajouter : nous ne sommes pas législateurs.

Lorsqu'une personne a sur les vœux qu'elle a *émis* des opinons erronées et regarde comme licites des choses qui sont défendues, il faut, avant de la tirer de sa bonne foi, appliquer les règles posées par les théologiens sur ce cas spécial de la bonne foi.

Ad IV. « Les vœux temporaires, dit l'art. 106 des *Normæ,* doivent se renouveler le jour même où ils expirent. » On ne peut pas les retarder, car ce serait exposer le religieux à être pendant ce temps sans vœux : ce que l'Eglise n'admet pas.

[1] Battandier, *Guide canonique,* n. 194. — D. Bastien, *Directoire,* n. 265-268. — C. Marc, *Institutiones,* t. II, n. 2166.
[2] Battandier, n. 197-199.
[3] C. Marc, t. II, n. 2166. — Cf. S. Alph., lib. IV, n. 40.
[4] Lettre *Quam maximo,* de Pie IX, 13 novembre 1847.
[5] Vermeersch, *De Religiosis,* t. I, n. 252.

[1] Gury, t. II, n. 155. — Suarez, *De Religione,* Tractatus VII, l. VIII, c. II, n. 6. — Bucceroni, *Institutiones theol. moralis,* t. II, n. 31, p. 75. — Vermeesch, *De Religiosis,* t. I, n. 253.
[2] C. Marc, éd. 1907, n. 2158. — Piat de Mons, t. I, p. 250. — Vermeersch, *De Religiosis,* t. II, p. 99; — suppl. 6, art. II, n. 4.

On ne peut avancer non plus les vœux *perpétuels*, parce que les vœux commençant à obliger du moment même où on les fait, la durée des vœux temporaires exigée par les constitutions pour les vœux perpétuels ne serait pas écoulée.

On doit dire la même chose pour les vœux temporaires, parce que ces vœux étant faits pour une période d'un, de deux ou de trois ans à partir du jour où on les émet, si l'on avance cette date, on n'aura pas le temps requis pour la profession des vœux perpétuels.

Il suit de là que les vœux faits le 1er juillet 1908 pour un an devront être renouvelés le 1er juillet 1909, ni plus tôt ni plus tard [1].

Q. — 1° Quelles aumônes ou bonnes œuvres peut faire une femme à l'insu ou contre la volonté de son mari ?

2° Peut-elle même donner un petit héritage qui lui est personnel ?

R. — Ad I. Si cette femme était mariée sous le régime *dotal*, ou sous le régime de la *séparation de biens*, il n'y aurait généralement pas grande difficulté. Ayant dans le premier cas l'usufruit et l'administration de ses biens paraphernaux, elle pourrait en faire l'usage qu'elle voudrait pour ses aumônes. Ce serait plus facile encore dans le second, où, après avoir donné annuellement ce qui est convenu pour le gouvernement de la maison et de la famille, l'usufruit et l'administration pleins et entiers de tous ses biens lui restent. Il n'y a guère que dans le cas où à peu près tous ses biens ayant été constitués en dot, il ne lui resterait pas assez pour pouvoir agir convenablement selon sa position, qu'elle pourrait faire comme nous le dirons tout à l'heure.

Mais *quid* si elle est mariée sous le régime de communauté ? Posons d'abord les trois principes suivants :

1° Dans le régime de communauté, c'est au mari, d'après la loi, qu'appartient l'administration des biens communs. En conséquence, l'épouse qui en détournerait quelque chose de notable contre la volonté certaine et raisonnable du mari, violerait son droit strict et par là-même devrait être tenue à restitution, à moins qu'elle ne soit moralement sûre, ce qui arrive la plupart du temps, que le mari ne l'exigerait pas.

2° Le mari étant et le chef de la famille, et l'administrateur des biens, la femme lui doit être subordonnée et soumise, et conséquemment ne doit en général rien faire de sérieux, pour ce qui regarde la famille et la dépense, à l'insu de son mari et sans le consulter.

3° D'un autre côté la femme étant non pas l'esclave, ni même la domestique de son mari, mais sa compagne libre et aimée, a, d'après la raison et le bon sens et d'après l'usage universellement admis, le droit de faire les dépenses et les aumônes ou bonnes œuvres qu'exigent moralement et sa position et les convenances de son rang et de ses relations. Et comme ce serait déraisonnablement que son mari voudrait la priver de ce droit, elle ne serait pas obligée alors de s'astreindre rigoureusement à cette volonté déraisonnable ; et dès lors qu'elle agit simplement suivant les convenances de sa position, elle fait bien de ne point faire connaître à son mari toutes ses dépenses et ses aumônes, si de là devait naître quelque trouble dans le ménage, et si après elle devait être par trop restreinte dans sa liberté. D'autant plus que dans les bonnes familles, surtout les familles chrétiennes, c'est à la femme qu'est laissé ordinairement le soin de gouverner l'intérieur de la maison et de diriger les aumônes et bonnes œuvres, à la condition toutefois qu'elle ne fera rien de déraisonnable et que dans les choses douteuses ou importantes elle consultera son mari.

Cela posé, ce serait à notre correspondant qui est sur les lieux et qui peut à son gré interroger la femme, bien plutôt qu'à nous, à juger si elle a outrepassé ses droits. — Cependant, vu que la femme fait l'aumône par tempérament, comme il le dit, et que le mari au contraire, quoique excellent chrétien, par tempérament aussi ne lui permettrait pas de faire tout ce qu'elle fait, nous serions porté à croire qu'elle en fait *un peu* trop et que son mari ne lui en permettrait pas assez, et par conséquent qu'il y a un peu d'excès des deux côtés en sens contraire.

Néanmoins, pour le passé, nous ne conseillerions à la femme aucune restitution, d'autant plus que personne ne semble avoir souffert de ses largesses et que, d'après ce que nous dit notre correspondant, non seulement il est à présumer, mais il est moralement certain que le mari, s'il savait tout, non seulement n'exigerait pas de restitution, mais se montrerait plutôt froissé s'il apprenait que sa femme s'est gênée pour lui en faire.

Pour la même raison, nous ne croyons pas davantage que notre correspondant doive rendre les dons qu'il a reçus de bonne foi depuis un an ou un peu plus pour ses œuvres et qui ont été entièrement dépensés, d'autant plus qu'ils ne semblent pas avoir dû être exorbitants. S'il y a eu excès, ce n'est pas en matière bien grave.

Pour l'avenir, nous ne conseillerions certainement pas à cette femme de rendre compte à son mari de tout ce qu'elle veut faire, puisque lui aussi ne lui raconte pas toutes ses affaires et qu'il est un peu trop dur pour elle ; alors en effet elle n'aurait même plus la liberté de faire ce qui convient à son rang et à ses convictions chrétiennes, et deviendrait un peu plus servante que compagne.

Mais tenant compte de cette note très sage de Noldin : «... Privatim in confessionali non est nimis indulgendum mulieribus, cum ipsæ ex indita dominandi libidine valde propendeant in jura plus æquo extendenda. Universim magis curandum est ut uxor marito in caritate, ut par

[1] Battandier, *Guide canonique*, n. 161.

est, subsit et obediat, quam ut juribus suis insistat », nous lui conseillerions fortement de se montrer toujours bonne et dévouée envers son mari afin de gagner sa confiance, et de lui dire tout ce qu'elle sent qu'elle peut lui dire ; et pour le reste de se restreindre *un peu*, et de ne faire que ce que les convenances de sa situation et de ses convictions chrétiennes et pratiques pieuses lui imposent en quelque sorte ou du moins lui doivent certainement permettre. Enfin, pour ce qui est de nos œuvres propres, nous ne lui demanderions et nous n'accepterions d'elle que ce qu'elle doit pouvoir donner sans crainte.

Ad II. Si la femme était mariée sous le régime *dotal*, il n'y aurait pas de difficulté en soi; cet héritage n'étant pas constitué en dot, la femme peut en faire ce qu'elle veut. De même dans le régime de *séparation de biens*. Ce serait plutôt le contraire dans le régime *simple* sans communauté. Sous le régime de *communauté*, généralement parlant, la femme ne saurait user à son gré, sans l'assentiment de son mari, d'un héritage qui lui advient, car dans ce régime, à moins de clause contraire, tous les biens meubles acquis de quelque manière que ce soit après le mariage appartiennent à la communauté, et l'administration en est dévolue au mari. L'exposé du cas nous dit que cet héritage est de 400 fr. en argent; la femme ne peut donc pas en disposer pour une bonne œuvre à l'insu de son mari sans léser ses droits. Cependant comme 400 fr. sont une chose peu importante relativement à l'état de fortune de ces époux, et qu'ils viennent uniquement de la femme, on pourrait dire, si elle était vraiment trop gênée pour vivre ou donner selon son rang et sa situation, qu'elle pourrait bien se les approprier pour ce à quoi elle doit avoir vraiment droit, ou les garder comme emprunt qu'elle rendrait en demandant moins à son mari ou en se privant sur autre chose d'une somme équivalente qui lui serait bien due. Mais tel ne nous semble point notre cas.

Ajoutons (et la chose est importante ici) que s'il s'agit d'une succession régulière ou d'un héritage arrivant régulièrement, quoique d'une manière inespérée, nous ne voyons pas comment le mari pourrait n'en rien savoir, car la femme ne pourrait même pas le toucher sans le consentement et la signature de son mari ; et même si elle pouvait le toucher sans cela, parce que cet héritage ne lui arrive pas d'une manière régulièrement légale, il nous semble qu'il serait bien difficile que le mari ne finisse pas par le savoir et en demander compte à sa femme, et alors des troubles graves dans le ménage pourraient en être la conséquence.

Mais si cet héritage était plutôt un don personnel fait à la femme pour qu'elle pût en faire absolument ce qu'elle voudrait, il n'y aurait plus de difficultés en soi ; elle pourrait en effet s'en dessaisir en faveur d'une bonne œuvre.

Même en dehors de là nous croyons qu'en morale, sinon toujours comme en mathématique, au moins très souvent, le chemin le plus court d'un point à un autre est la ligne droite, et pour en faire l'application à notre cas, nous croyons que la femme héritière en exposant simplement à son mari les choses comme elles sont, et le désir qu'elle a d'user à son gré de cette somme inespérée, qui est bien à elle et dont le ménage peut si facilement se passer, pourrait obtenir très facilement qu'il la laissât à sa disposition.

Un missionnaire de l'Inde nous adresse les observations suivantes, au sujet des théories de M. le chanoine Joly dans son ouvrage : *Le Christianisme et l'Extrême-Orient*.

Comme je suis en mission depuis 36 ans, je puis bien dire que je connais les missions personnellement, au moins un peu. Je puis dire ce que j'ai vu moi-même, ou appris dans la mission de Pondichéry et les autres missions voisines, y compris même l'Indo-Chine et le Japon.

Donc, depuis 36 ans, le nombre des catholiques a augmenté très considérablement : ainsi, à mon arrivée en 1872, la mission de Pondichéry avait 127.000 catholiques, ils sont maintenant 230.000 à peu près. On a augmenté beaucoup le nombre des missions ou diocèses, et plus encore celui des chefs-lieux de districts ou paroisses ; sur des territoires immenses où il n'y avait pas un chrétien en 1872, il y a maintenant de belles paroisses avec de belles églises; on a élevé et établi beaucoup d'orphelins et d'orphelines venus du paganisme; les séminaires ecclésiastiques se sont multipliés; les missions ont multiplié les écoles de tous grades pour les garçons et pour les filles; le nombre des prêtres et des religieuses indigènes a presque doublé ; la liberté religieuse a été donnée à peu près partout, au moins par les gouvernements; Rome a établi une délégation apostolique dans l'Inde, à Ceylan, sur la route maritime de Marseille au Japon ; la hiérarchie catholique a été créée dans l'Inde et au Japon; etc., etc.; enfin, et surtout, en mai 1900, a eu lieu la Béatification des martyrs, missionnaires, prêtres indigènes, catéchistes et laïques de l'Extrême-Orient.

Cette Béatification est une vraie glorification de l'œuvre des missions catholiques ; et cette œuvre est bien aussi, pour la plus grande part, l'œuvre de notre chère France catholique. J'aime à croire que ces nouveaux bienheureux intercèdent pour elle auprès du bon Dieu.

Tout cela est bien évidemment du progrès, et même du progrès rapide.

Cependant M. le chanoine Joly prétend montrer l'échec de l'apostolat. Devant un contrôle un peu sérieux, la thèse de M. Joly ne tient pas debout. Examinons-la très brièvement.

« Après trois siècles de prédications et de martyrs, une bonne moitié de l'empire romain était chrétienne. » — Soit.

« Après treize siècles et plus » (même dix-neuf, puisque saint Thomas est venu dans l'Inde) « du même apostolat à travers l'Extrême-Orient, sur 800 millions d'âmes, l'Eglise compte à peine 4 millions de fidèles. Pourquoi cet échec ? » — C'est donc un échec pour l'apostolat ?

— Je réponds : C'est faux. Car il n'y a pas eu le même apostolat, et cet apostolat ne s'est pas étendu jusqu'à l'Extrême-Orient. En tenant compte de ce qu'ont fait en Orient les nestoriens, le Coran, Gengiskan, Tamerlan et tant d'autres vicissitudes humaines, on ne peut pas, en bonne foi et conscience, affirmer qu'il y a eu le même apostolat que dans l'empire romain; on ne peut pas affirmer qu'il y en a eu treize siècles, et on ne peut pas non plus affirmer d'une manière générale qu'il

a eu lieu dans l'Extrême-Orient qui comprend le Japon, la Corée, le sud de la Chine, l'Indo-Chine, Malacca. L'espèce d'apostolat qui a eu lieu en Orient s'est étendu seulement à l'Inde, la Perse, la Tartarie, la Mongolie et le nord de la Chine y compris Pékin. Tout cela a été perdu par les nestoriens, le Coran et les invasions.

Il est facile de constater cela dans l'histoire de l'Eglise (Rohrbacher, Hergenrœther, ***Atlas des Missions catholiques***, très intéressant, par le P. Werner, S. J., traduit par Groffier, ***Histoire générale de la Société des Missions étrangères***, par A. Launay).

C'est vers la fin du moyen âge et les commencements des temps modernes que l'apostolat catholique a recommencé dans l'Inde et commencé en Extrême-Orient, avec les Augustins, les Franciscains, les Dominicains, et surtout avec saint François-Xavier et les Jésuites.

Auparavant l'Extrême-Orient n'a pas eu d'apostolat. Il ne faut pas du tout confondre l'Extrême-Orient avec l'Orient.

Et puis 800 millions d'habitants sont la population de l'Asie entière, et non pas de l'Extrême-Orient seulement.

Voici donc en résumé la valeur de cette proposition qui est la base de la conclusion « échec » :

« Après 13 siècles et plus, » faux ; « du même apostolat, » faux ; « à travers l'Extrême-Orient, » faux ; « sur 800 millions d'habitants, etc., » poudre aux yeux.

Il faut bien avouer que sur une telle base la conclusion ne peut pas être bien solide.

« C'est que les apôtres à l'origine ont presque immédiatement ordonné des prêtres et des évêques : ils ont formé un clergé indigène à qui ils ont remis le gouvernement des nouvelles Eglises. » — Soit.

« En Extrême-Orient, au contraire, nos missionnaires nulle part n'ont établi d'Eglises se gouvernant elles-mêmes. Partout derrière l'apôtre européen on a vu poindre le conquérant européen, D'où, en somme, l'échec de l'apostolat. »

Et cela, pendant treize siècles et plus d'apostolat ! Vraiment !!

Mais d'abord les premières Eglises que les apôtres avaient eux-mêmes fondées dans l'Inde, la Perse, etc., ont bien à peu près disparu, et non pas certes par le fait du conquérant européen.

Et puis, quels sont donc ces apôtres européens qui pendant 13 siècles et plus sont allés en Extrême-Orient, et derrière lesquels on a vu partout poindre le conquérant européen ? Et quels sont ces conquérants européens qui, avant les temps modernes, sont allés, partout derrière l'apôtre, à la conquête de l'Extrême-Orient ? L'histoire du moyen-âge ecclésiastique et profane ne parle pas de ces conquérants européens poussant partout derrière l'apôtre européen. Voilà donc une autre inexactitude.

C'est dans ces derniers temps que le conquérant européen a paru en Orient et en Extrême-Orient : le portugais, l'espagnol, le français, le hollandais, l'anglais ; et on ne peut pas affirmer d'une manière absolue que partout le conquérant européen a été la cause de l'échec de l'apostolat.

Et puis, qu'est-ce que cette manière de généraliser des faits particuliers ? Parce que quelque conquérant européen a été la cause ou le prétexte de quelque persécution, comme au Japon et en Cochinchine, affirmer absolument que partout le conquérant européen a été la cause de l'échec ?

Mais enfin cependant, si l'on tient tant à l'échec, faut-il en accuser le missionnaire, parce qu'il n'a pas établi des Eglises se gouvernant elles-mêmes ? Le missionnaire, sous la direction de la Propagande, fait ce qui lui est possible, et il ne lui est pas toujours possible de faire en ce genre tout ce qu'il désirerait.

Ce que tout le monde peut comprendre facilement, c'est que, pour que des Eglises puissent se gouverner elles-mêmes avec leur propre clergé indigène, il faut à ces Eglises un clergé indigène suffisant, et pour le recrutement et l'entretien de ce clergé indigène il leur faut aussi nécessairement des ressources permanentes et fournies par leurs propres fidèles ou leur propre territoire. Or les chrétiens que nous avons sont en général pauvres, très pauvres, et par là incapables de fournir et d'entretenir un tel clergé dans ces missions de l'Inde et d'Extrême-Orient. Voilà une grande cause du manque de clergé indigène.

Je puis aussi dire en finissant que, dans l'univers entier, l'Œuvre des Missions catholiques prend peu à peu une expansion admirable : ce sont nos chers catholiques français qui y contribuent le plus ; à eux donc nos remerciements très sincères et notre profonde reconnaissance, et que le bon Dieu daigne leur abréger les jours d'épreuve, de cette terrible épreuve, par laquelle il veut purifier notre bien-aimée patrie !

LITURGIE

Q. — L'évêque a-t-il le droit d'imposer plusieurs oraisons à la messe ?

R. — Il n'y a pas de texte liturgique déterminant le nombre des oraisons qu'un évêque peut commander. Mais il est de pratique courante qu'il en impose une, deux, et même trois, selon les circonstances. La seule limite que Rome défend de franchir, c'est que les oraisons commandées unies à celles que prescrit la Rubrique ne dépassent pas le nombre de sept.

« An collectæ ab Episcopo seu Ordinario loci imperatæ, quæ simul cum orationibus a Rubrica præscriptis septenarium numerum excedunt, omitti debeant ? — Resp. *Affirmative.* » (S. R. C., 19 janv. 1906, ad I).

Q. — A quelle cause attribuer l'existence des processions qui se font chaque année dans notre région à l'occasion d'un saint dont on conduit l'image dans une maison pour aller l'y rechercher l'année suivante ? Est-ce liturgique ? Y a-t-il dans cette façon d'agir une interprétation symbolique ?

R. — Trois choses expliquent fort bien l'usage de conduire processionnellement l'image d'un saint à la maison pour venir l'y rechercher l'année suivante : 1° la dévotion particulière de la famille pour ce saint qui lui est cher ; 2° les avantages que lui assure la présence de cette image sous son toit ; 3° le grand honneur qui en revient au saint porté alors triomphalement, au milieu des chants de toute une population, pour rentrer ensuite dans la maison de Dieu, qui est aussi vraiment la sienne.

Et rien de plus liturgique que cette pratique. Le second concile de Nicée n'a-t-il pas décidé que les images des saints seront exposées non seulement dans les églises, *mais encore dans les maisons ?* Et le concile de Trente, sess. xxv, en constate expressément la grande utilité. Ces images, dit-il, mettent sous les yeux des fidèles les merveilles que Dieu a opérées par les saints, les exemples que ceux-ci nous ont donnés ; les